

An underwater photograph of a woman in a white dress, floating or swimming. She is wearing a white, textured dress and a dark headscarf. Her arms are raised, and she appears to be holding her head. The water is dark, and there are many bubbles and light reflections around her. The overall mood is ethereal and dreamlike.

Loïc Gry

ICI, SANS TOI

Polar

Loïc Gry

Ici, sans toi

© Loïc Gry, 2023

ISBN numérique : 979-10-262-7640-1

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Prologue

Étendue sur un buis d'oyat, le front perlé par les embruns matinaux, elle semblait apaisée, comme absorbée dans des pensées. Un rictus en coin éclairait son visage. Ses petits yeux verts en amande scrutaient un ciel d'un bleu rare à cette époque. Ses cheveux de la couleur du blé se confondaient avec les sablons, ondulant calmement et effleurant ses joues au rythme d'un vent facétieux. L'écume blanche de l'océan venait, sous les assauts des vagues, caresser ses chevilles nues, laissant à chaque passage une fine pellicule salée sur sa peau. Cristallisée par le froid, celle-ci reflétait les rayons perçants du soleil qui se dessinaient à l'horizon. Sa silhouette semblait éclairée de mille feux. Au milieu d'une étendue immense, elle resplendissait telle une toile de musée que l'on aurait exposée à la vue des badauds. Transportés quelques instants par ce tableau dans un monde où le temps était figé, nous avons peine à retrouver raison.

La raison... La réalité... Elle était là. Elle ne nous avait jamais quittés. En soulevant son pull au niveau du cou, elle réapparut. Comme une parure de mode, son cou arborait une ligne continue bleuie et rougeâtre qui contrastait avec l'innocence de sa peau. Mais cette marque était bien là, précise et saillante, elle avait plongé Élise dans un sommeil éternel.

— Bon Dieu, où est le légiste ?

— Il est en route Capitaine, il vient de Rennes.

— Merci Lieutenant, allez donc vous rafraîchir plus loin.

Le lieutenant, un homme d'à peine trente ans, sortait tout droit de l'école des officiers et, à en juger par son teint pâle, ne devait pas avoir eu souvent affaire à des homicides. Son sourire perpétuel et son assurance à faire tomber toute femme normalement constituée avaient laissé place à un visage livide. Ses cheveux noirs, si bien tirés en arrière d'habitude, étaient ébouriffés. Il avait retiré sa cravate pour respirer un peu, la laissant sur le sable à la merci des flots.

Je n'en menais pas large non plus et, bien qu'ayant à mon actif quatorze ans de carrière passé au sein de la brigade des Stups de Paris, je n'avais pas encore eu beaucoup de cadavres sur les bras. Bien sûr, de temps à autre, il y avait un règlement de compte, mais croyez-moi ou non, même si chaque vie importe, la mort d'un petit malfrat qu'on avait attrapé maintes et maintes fois et qu'on retrouvait toujours dehors nous atteignait peu, en comparaison de celle associée à la vision d'horreur et de désespoir dépeinte dans le tableau de ce matin.

Partie I

« La haine, c'est l'hiver du cœur. »

Victor Hugo.

1.

La journée avait commencé tôt ce matin-là : 4 h 02, l'heure où le central avait appelé – rare à cette heure-ci, de plus j'étais de repos.

Il y a un an, j'avais choisi de quitter les Stups parisiens pour venir à Nantes couler une fin de carrière plus tranquille. À 44 ans, il me restait encore de belles années devant moi et dont je comptais profiter pleinement. Je m'étais payé une petite maison dans la petite couronne nantaise – choix loin d'être le fruit du hasard, car j'avais passé quelques-unes de mes plus belles vacances en famille dans la région. Chanceux, j'avais pu obtenir un petit bout de terrain, dont je m'occupais tous les week-ends, me découvrant ainsi une passion pour le jardin.

Quand le téléphone sonna, c'était Brivaël au bout du fil :

— Paul, désolé de te réveiller, il y a eu un incident sur la côte. Habille-toi, une voiture passe te chercher dans trente minutes.

Trente minutes plus tard, j'étais prêt. Enfin, prêt, je n'avais pas eu le temps de me raser et une horrible barbe de trois jours se dessinait sur mon visage. Au moment de lacer mes chaussures, je fus pris de tournis. J'avais forcé sur le whisky la veille et j'en ressentais les effets. Je ne savais plus combien de verres j'avais bus, mais je me souvins avoir dégusté un délicieux « Caol-ila 35 ans d'âge » que l'on m'avait offert à l'occasion de mon pot de départ l'année précédente.

Dans mon salon, un Cohiba fumait encore dans le cendrier. Une odeur de tabac froid et d'alcool empestait la pièce. Le nuage de fumée émis par le cigare, enveloppait d'une épaisse couche le peu de cadres photos et les quelques médailles accrochées au mur, vestiges d'un passé lointain. Je m'empressai de

chercher un chewing-gum dans les tiroirs de la cuisine, sans succès. Je jetai alors mon dévolu sur un fond de sirop de menthe qui traînait dans le frigo. Additionné à un peu de parfum bon marché, cela suffirait à masquer les stigmates de ma soirée. Je saisis mon imper, mon chapeau, pris soin de ranger mon arme dans son holster et sortis rejoindre les collègues qui m’attendaient dans la voiture. Le jour n’était pas encore levé. La nuit était d’un noir profond, laissant entrevoir les étoiles, spectacle que j’avais rarement pu observer à Paris.

Devant mon portail, un Kangoo sérigraphié « police » m’attendait.

— Dépêche-toi Paul, on a de la route.

— J’arrive, répondis-je à Brivaël.

Brivaël Lekervellec était capitaine comme moi. Un vrai chauvin, natif de la région qu’il n’avait jamais quittée et dont il vantait éperdument les mérites. Notre relation avait débuté difficilement dès mon arrivée à la brigade. J’eus le droit pendant de longues semaines à des allusions quasi quotidiennes sur mon appartenance à une caste spéciale : *les Parigots*. Pour Brivaël, les parigots étaient des gens dénués de bon sens, stressés et mal aimables, qui détruisaient chaque écrin du patrimoine régional durant leurs vacances annuelles et venaient tels des envahisseurs s’approprier les terres de sa Bretagne natale. De dix ans mon aîné, Briv approchait de la retraite à grands pas et n’avait été promu capitaine que très récemment. Il avait connu une évolution très lente, en dépit du nombre d’opportunités de promotions qu’il avait eues durant sa carrière, mais qu’il avait à chaque fois déclinées de peur de devoir quitter sa région tant chérie.

Je montai à l’arrière du Kangoo. Le véhicule affichait plus de 200 000 bornes au compteur et la peau des cuirs intérieurs, arrachée, laissait une mousse jaunâtre s’en échapper. Nos équipements n’avaient jamais été aussi délabrés. Les nouvelles coupes budgétaires imposées par le gouvernement faisaient pâlir l’état de notre matériel de travail. Nous subissions les choix politiques d’un monde dans lequel on passait plus de temps à récompenser des lobbys financiers, laissant nos institutions dépérir peu à peu. Les samedis étaient rythmés par les manifestants arborant pavillon jaune, devenus le symbole du peuple et la preuve d’une France à deux vitesses, sombrant un peu plus chaque jour dans le chaos.

Assise à côté de moi se tenait une femme, la quarantaine environ, portant un blouson de cuir noir, pas le vieux blouson d’aviateur patiné et surplombé d’une moumoute beige, mais plutôt un perfecto italien, sexy et parfaitement ajusté.

Mes yeux se glissèrent sur ses jambes et plus particulièrement sur ses bottes montantes, en cuir également. Des bagues – assez vulgaires – ornaient ses phalanges. Son visage était ferme, surplombé d'un regard perçant qui provoqua en moi un sentiment de malaise.

— Bonjour Capitaine Caron. Hélène Ortiz, je suis le commandant en charge de cette affaire et voici le lieutenant Dourtois, mon adjoint.

— Enchanté... Paul... Caron. Excusez mon allure, mais je ne m'attendais pas à travailler aujourd'hui.

— Je comprends, mais des pêcheurs ont appelé cette nuit. Ils étaient au large, quand ils ont découvert quelque chose.

Elle parlait d'un ton ferme et brut comme pour affirmer son statut – le justifier.

— Quelque chose ?

— Oui, un voilier à la dérive à la hauteur de l'île des Évens.

Ce nom ne m'était pas inconnu.

— Un simple voilier ? Ce n'est pas le rôle des garde-côtes ?

— Si, mais ce n'est pas n'importe quel voilier. C'est celui de la famille de Fontaine.

— Vous êtes sûre ? Il y a eu des disparitions de bateaux cette nuit ?

— Non, on a appelé la capitainerie et aucun message de détresse n'a été enregistré. En revanche, on a immédiatement contacté les propriétaires et nous sommes tombés sur le maître d'hôtel, qui nous a indiqué que la fille des de Fontaine, Élise, avait pris la mer hier au soir.

— Vous pensez qu'il lui est arrivé quelque chose ?

— Je n'espère pas, mais les de Fontaine sont influents dans la région et le Préfet veut qu'on éclaire ça au plus vite. Alors, on mobilise tout le gratin. Croyez-moi Capitaine, j'avais mieux à faire cette nuit.

Le silence fit place nette dans l'habitable, jusqu'à ce que Brivaël rétorque :

— Ne t'inquiète pas Paul, c'est sûrement un contrôle de routine. Avec tout ce qui se passe en ce moment, le bureau ne prend pas de risques. La famille de

Fontaine tient les trois casinos de la côte et connaît personnellement le Préfet. Mais si tu veux mon avis, on perd notre temps. La gamine a sûrement dû accoster sur l'île et n'a pas dû arrimer son bateau correctement. Il a probablement dérivé. C'est du boulot pour la police locale ça.

Pas de risque, c'était le moins que l'on puisse dire, déployer autant d'effectifs sans certitude – *ridicule et inutile*...

Nous avions une heure de trajet pour rejoindre le port de Saint-Nazaire, où se trouvait la capitainerie. La route était déserte et son obscurité seulement dérangée par le halo de notre gyrophare. J'écoutais avec nonchalance les propos du jeune « bleu-bite » qui ne cessait de nous répéter l'excitation qu'il ressentait. À peine sorti du ventre de sa mère ce lieutenant. *Le genre de gamin qui jure que par les concours et n'a jamais mis un pied sur le terrain.* J'eus même droit à un cours de statistiques tout droit sorti de l'école des officiers de sa part : « Dans 80 % des cas de meurtres, le coupable connaissait la victime donc... » Briv se retourna et me lança un clin d'œil.

J'appuyai ma tête contre la vitre et laissai l'asphalte me bercer. J'étais usé, fatigué et mes tempes tambourinaient douloureusement.

5 h 30, l'heure où le monde s'éveillait. Les rues, encore humides de la rosée matinale, étaient calmes, à l'exception de quelques âmes perdues sortant de leurs fringales nocturnes, *boulevard de la libération*. Deux rues plus loin, un boulanger ouvrait sa boutique. Brivaël longea l'ancienne voie ferrée, tourna à l'angle de Penhoët et s'engouffra dans les chantiers. Devant nous, dans les premières lueurs du jour, la ville s'offrait à nous. Reconnaisable entre mille par ses immenses blocs de béton érigés dans les années 40 au nom du nazisme, Saint-Nazaire s'était reconstruite sur un savoir-faire mondialement reconnu : la fabrication de bateaux de croisière. Quelques-uns des plus beaux paquebots sillonnant le globe comme *L'Harmonie of the Sea* ou *Le Queen Mary 2* étaient sortis de ses chantiers.

Approchant du ponton, j'aperçus un capharnaüm de véhicules et de lumières défiant la routine matinale. Face à la capitainerie, un VSAV des sapeurs-pompiers et une voiture du SMUR étaient déjà sur place. Au milieu d'eux, grouillait une foule de professionnels qui, comme dans un théâtre de mimes, s'affairaient à leur travail dans le plus grand des silences.

— Bonsoir Brivaël, messieurs-dames... On vous attendait. La SNSM a